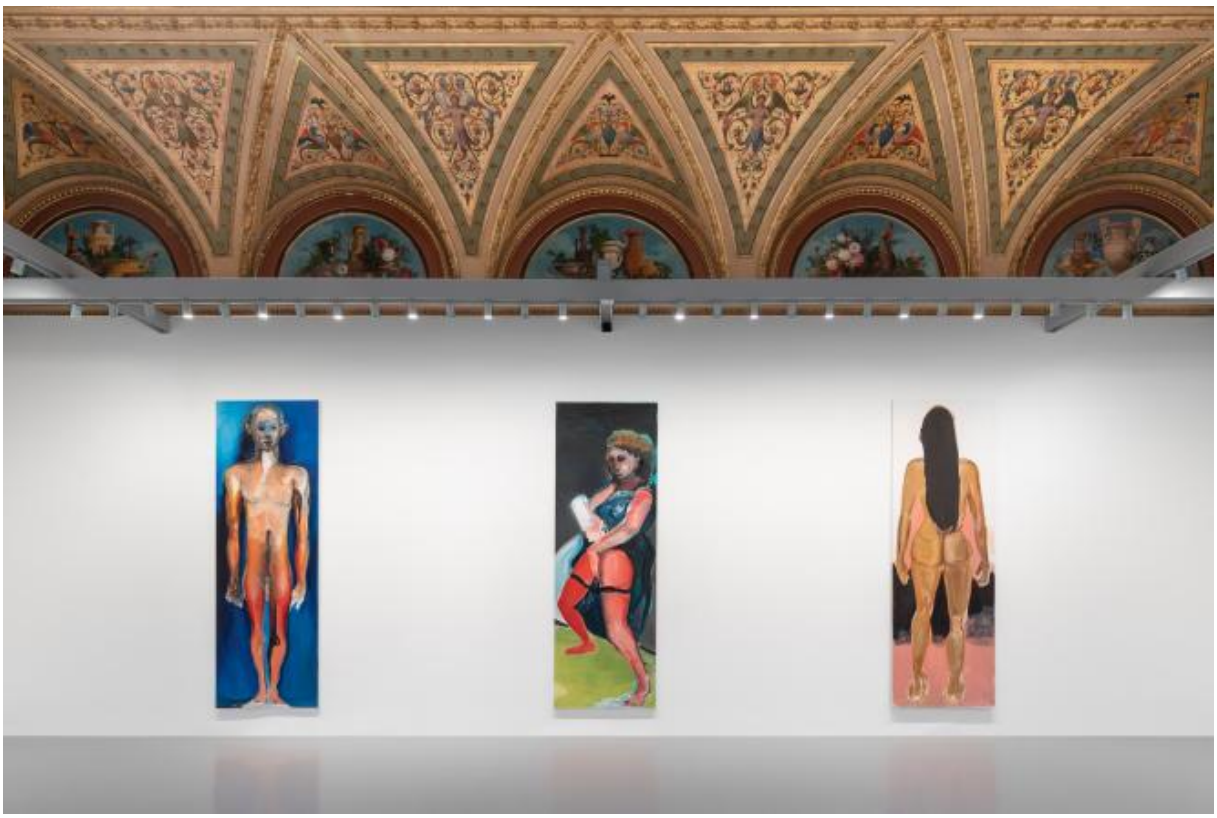
# A Venise, Marlene Dumas a l’art de jouer sur les mots

## L’artiste sud-africaine expose 102 toiles récentes, épatantes, au Palazzo Grassi, jusqu’au 8 janvier.

Par Harry Bellet(Venise, Italie, envoyé spécial)



Vue de l’exposition « Marlene Dumas, Open-End », au Palazzo Grassi, à Venise (Italie), en juillet 2022. MARCO CAPPELLETTI

Avouons-le, on s’y rendait avec un enthousiasme modéré : qu’allait apporter de neuf une exposition consacrée à Marlene Dumas, sept ans après la formidable rétrospective de la Fondation Beyeler, à Bâle (2015) ? Eh bien, des nouveaux tableaux, précisément, et ils sont épatants ! Cent deux œuvres, en tout, qui en font l’une des expositions les plus réjouissantes à visiter à Venise durant (et après) l’actuelle Biennale.

Certes, il y a des anciens travaux, bienvenus, mais assez peu nombreux. Caroline Bourgeois, la commissaire de l’exposition, s’est concentrée sur les toiles récentes, notamment celles montrées, en 2018, à New York, par la galerie David Zwirner, et celles accrochées, en 2020, chez Zeno X, à Anvers, en Belgique.

Intitulée « Myths & Mortals », la première exposition, explique-t-elle dans le catalogue, était articulée *« autour du poème de William Shakespeare* Vénus et Adonis, *revisité par son ami Hafid Bouazza* [1970-2021]*, considéré comme l’un des meilleurs écrivains néerlandais de sa*

*génération et un représentant important de "la littérature des migrants"* ». Manière de rappeler l'importance du livre et, surtout, de la poésie, pour Marlene Dumas.

La deuxième était titrée « Double Takes », c'est-à-dire, écrit Caroline Bourgeois, *« une réaction différée face à une situation surprenante* (…), *généralement traduite par l'expression "y regarder à deux fois" »*. Et c'est précisément ce que réclament la plupart des tableaux de Marlene Dumas. Passé un premier aperçu, souvent estomaquant tant sa peinture a d'autorité (ce que les Anglo-Saxons nomment un « wall power »), il est nécessaire d'y revenir encore et encore pour en saisir tout le sel, en apprécier la substantifique moelle. Laquelle a souvent affaire avec la sexualité, qui, vue par l'artiste, est plutôt débordante, parfois sordide, souvent gaillarde, toujours crûment exprimée.

# Importance de la poésie

Et puis, il y a les textes : l'artiste aime à commenter ses œuvres en quelques mots, que le visiteur trouvera réunis dans un livret-guide distribué gratuitement à l'entrée, qui est l'un des mieux faits parmi ceux qu'on a eu l'occasion de compulser. Ainsi, celui qui accompagne la reproduction de *Longing* (2018), un visage exprimant l'extase ou le désir : *« J'aimerais que mes tableaux soient comme des poèmes. Les poèmes sont comme des phrases qui se sont déshabillées. Le sens d'un poème est ce que font ses mesures et ses rythmes, comment les mots bougent sur la page. La poésie est l'écriture qui respire et bondit et laisse des espaces ouverts pour que nous puissions lire entre les lignes. »*

*« Ut pictura poesis »*, comme la peinture, la poésie, disait Horace : depuis l'Antiquité, mais surtout la Renaissance, où cette idée d'une correspondance des arts ressurgit (il s'agit alors d'élever le peintre de son statut d'imagier, d'artisan, vers celui, plus noble, de poète), la question fait débat. Marlene Dumas n'y entre pas : elle se contente d'affirmer son amour des mots et de leur importance comme source d'inspiration. On le constate, notamment, dans ses titres : ils sont d'une ambiguïté délicieuse ! Ainsi, *The Gate* (2001) (« la porte », mais le livret préfère traduire par « le passage ») désigne-t-il une paire de fesses et le haut de cuisses vues en gros plan : la première forme la voûte ou le linteau, les secondes les colonnes, l'espace entre elles créant le fameux passage. Ou encore *The Visitor* (1995), une ribambelle de prostituées sagement alignées attendant le client invisible, mais qui va, imagine-t-on, passer le seuil violemment éclairé de l'entrée. Comme elles sont vues de dos, elles placent le spectateur dans la position de la mère maquerelle attentive à son cheptel…

# Engagement politique et sociétal

D'autres jouent, parfois cruellement, sur les mots : *The White Disease* (1985) représente un visage ravagé par une maladie de peau. Il est inspiré d'une photographie prise par l'un de ses amis qui travaillait dans une clinique dermatologique. Mais il est aussi l'œuvre d'une artiste née, en 1953, en Afrique du Sud, alors sous le régime de l'apartheid : c'est, dit le livret, *« la croyance en la suprématie blanche* [qui est] *une maladie mortelle de l'esprit »*. Car l'engagement politique ou sociétal affleure souvent dans le travail de Marlene Dumas. Ainsi sa série « Great Men » : un ensemble de portraits de « grands hommes » où se côtoient le mathématicien Alan Turing, les écrivains Nicolas Gogol, James Baldwin ou Tennessee Williams, les danseurs Rudolf Noureev ou Vaslav Nijinski, les cinéastes Sergueï Eisenstein ou Rainer Werner Fassbinder, mais encore un ancien combattant américain, Leonard Matlovich, qui disait : *« Quand j'étais dans l'armée, on m'a donné une médaille pour avoir*

*tué deux hommes, et on m'a congédié pour en avoir aimé un ! »* Car leur point commun à tous, c'est leur homosexualité.

Marlene Dumas a commencé cette série en 2014 et l'a montrée la même année, lors de l'exposition « Manifesta 10 », qui se tenait à Saint-Pétersbourg, alors que la Russie venait de voter une loi pénalisant l'homosexualité : *« Les lois sont là pour nous aider à aimer plus et pas moins*, dit-elle. *Les*

*lois devraient nous protéger de la haine et non pas de l'amour. »* Elle poursuit encore cet ensemble aujourd'hui.

Il ne faut cependant pas croire que ses œuvres soient exagérément politiques ou platement littéraires : l'une de nos favorites, *Rat* (2020), fait certes allusion tant à la pandémie – ce sont eux qui, avec leurs puces, véhiculaient la peste – qu'à Charles Baudelaire et son rat vivant, avec lequel s'amuse un enfant dans *Le Joujou du pauvre*. Mais cette toute petite toile (elle mesure 30 centimètres sur 40 centimètres) est aussi un monument : le rongeur l'emplit entièrement, pis, il en déborde. Le mur noir dessine le haut du corps, le sol blanchâtre souligne le bas. La fourrure, extraordinaire morceau de peinture, est simplement constituée d'un gris-vert qui semble comme vaporisé sur la toile, créant une surface à la fois liquide et dotée d'une matière fabuleusement riche. Deux petites billes pour les yeux, un gratouillis pour l'oreille, et c'est tout. On a l'impression que la bestiole a été peinte dans un moment de grâce. Le texte de Baudelaire commence par ces mots *: « Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables ! »* Tout en se posant la question de l'innocence de l'art, comme de celle d'un enfant qui martyrise un rat, on peut terminer un article ainsi aussi.

« Marlene Dumas, Open-End ». Pinault Collection-Palazzo Grassi, San Samuele 3231, Venise (Italie). Jusqu'au 8 janvier 2023. Tous les jours, sauf mardi, de 10 heures à 19 heures. Entrée 15 €. Catalogue de l'exposition, 256 p. 35 €. Palazzograssi.it/fr/

Harry Bellet, (Venise, Italie, envoyé spécial du Monde)

***Rat*, 2020.**
Photo A.G., 25 juin 2022.